

occupait dix minutes auparavant, et renoua l'entretien en ces termes :

—M. de la Tour-Vaudieu m'a dit que vous étiez médecin adjoint à l'hospice de Charenton...

—Oui, madame, mais seulement depuis quelques jours.

—De votre nomination à ce poste il résulte que vous vous occupez d'aliénation mentale... pour-suivit mistress Dick Thorn.

—J'en conviens, madame, l'étude des maladies de l'intelligence exerce sur moi une attraction singulière... J'en veux faire ma spécialité, et je rêve d'être un jour à la tête d'un établissement où je traiterai la folie...

—Puisqu'il en est ainsi, je puis vous questionner avec la certitude d'être éclairée par vous...

—Je vous répondrai de mon mieux...

—Une personne atteinte de folie depuis plus de vingt années, peut-elle au bout de si longtemps recouvrer la raison?...

—Ce n'est pas impossible, mais cela dépend de beaucoup de choses...

—Lesquelles?

—D'abord de l'origine de la folie... La personne dont vous parlez a-t-elle perdu la raison par suite d'une émotion violente, d'une terreur soudaine, d'une catastrophe imprévue, où la folie résulte-elle de désordres causés par une maladie cérébrale? Dans ce dernier cas, je considérerais la folie comme inguérissable.

—Et si l'aliénation mentale était au contraire la conséquence d'une terreur ou d'une blessure?

—On pourrait espérer la guérison, et peut-être aurai-je bientôt la preuve qu'on ne serait pas déçu.

—Un cas de ce genre se présente-t-il en ce moment dans votre clinique?

—Oui, madame, et même un cas très compliqué et fort rare... Pour avoir la chance de mener la cure à bonne fin, je serai forcé de pratiquer une opération...

—A un homme?

—Non, à une femme...

—Et cette femme est depuis longtemps folle?

—Depuis plus de vingt ans...

—L'origine de sa folie?

—Une blessure à la tête.

—Résultat d'un crime ou d'un accident?

—Je ne saurais le dire, mais un crime me semble probable... La pauvre femme a reçu un coup de pistolet dans la tête... Une parcelle de plomb, détachée de la balle, s'est incrustée dans la boîte osseuse où elle est encore...

—C'est étrange! s'écria Claudia.

—Très étrange et très curieux, oui, madame...

—Et c'est à l'asile de Charenton que vous soignez cette folle?

—Oui, madame.

—Et cette femme est Parisienne?...

Etienne se rappela tout à coup que la nouvelle pensionnaire se trouvait aux *isolées, au secret*, et que le devoir professionnel, joint aux recommandations du directeur, lui interdisaient absolument de prononcer son nom.

Aussi se contenta-t-il de répondre :

—Parisienne, je le crois, mais sans en être sûr.

—Et sa famille vient la visiter? demanda Claudia, pensant malgré elle à Esther Derieux.

—Je ne sais, madame... murmura le jeune médecin que ces questions multipliées embarrassaient visiblement. J'ignore ce qui se passe à l'asile en dehors des heures de mon service... Les aliénés ne sont pour nous que des malades, dont bien souvent les noms nous restent inconnus.

Claudia était trop intelligente pour ne pas comprendre qu'elle n'obtiendrait plus rien.

Toute interrogation nouvelle ne servirait qu'à mettre le docteur en défiance.

Que lui importait, d'ailleurs?

Elle ne pouvait raisonnablement supposer que la folle de Charenton fût la veuve du duc Sigismond de la Tour-Vaudieu. Elle interrompit donc une enquête désormais inutile.

—Docteur, dit-elle, vous m'avez appris ce que je désirais savoir et je vous en remercie... Peut-être un jour vous mettrai-je en présence de la personne dont je vous ai parlé, si sa famille se décide à tenter tout pour la guérison...

—Souvenez-vous, madame, que rien n'est possible si l'on ne connaît d'abord le motif véritable de la folie...

—Je ne l'oublierai pas : je m'informerai, et à

l'une de vos prochaines visites je vous transmettrai les renseignements que j'aurai pu recueillir...

La conversation était finie.

Etienne se leva.

—A demain, madame... fit-il.

—A demain, docteur... répondit Claudia en lui tendant la main. Il est ambitieux, pensa-t-elle quand il se fut retiré, si j'ai besoin de lui il me servira.

René Moulin, nous le savons, était sorti très satisfait de l'hôtel de la rue Berlin.

Il rejoignit Jean-Jeudi, qui l'attendait à l'angle de la rue Clichy.

Le vieux voleur, lui voyant la figure rayonnante, s'écria :

—Il paraît que ça marche?

—Comme sur des roulettes...

—Tu as un pied dans la maison?

—Agréé en qualité de maître d'hôtel et d'homme de confiance.

—Quand dois-tu entrer en fonctions?

—Demain matin à neuf heures.

—As-tu reçu des arrhes?

—Sous formes d'avance sur mes gages, et voici trois louis que je vous donne pour grossir votre boursicot.

—Jean-Jeudi fit sauter les trois pièces d'or sur la paume de sa main et les glissa joyeusement ensuite dans la poche de son gilet en murmurant :

—Si c'est la dame de Neuilly, ce n'est qu'un faible acompte... Faudra qu'elle s'exécute et qu'elle *casque* dans le grand genre!...

—Sans doute, répliqua René Moulin, mais pour le quart d'heure ne brusquons rien, et occupons-nous de nos affaires...

—Quelles affaires?

—Renvoyons d'abord les cent francs à Laurent...

—Tu y tiens? fit Jean-Jeudi avec un soupir.

—Je vous ai expliqué pourquoi cette restitution me semble indispensable... Vous irez ensuite porter le portefeuille à l'estaminet de la rue d'Amsterdam où, toute réflexion faite, je ne veux pas qu'on me voie.

Les deux hommes entrèrent dans un petit café où René Moulin écrivit quelques lignes qu'il glissa sous une enveloppe avec le billet de banque et qu'il adressa à M. Laurent, rue du Château, à Vincennes.

Puis il tendit le portefeuille à Jean-Jeudi en lui disant :

—Expliquez que vous l'avez trouvé dans la rue, inventez une histoire...

—Ça ne sera pas difficile... Nous reverrons-nous aujourd'hui?

—Non, mais il faut convenir d'un lieu de rendez-vous pour demain et les jours suivants.

—Arrange ça...

—Eh bien! tous les matins, à huit heures, promenez-vous en fumant votre pipe au coin de la rue de Clichy, dans l'endroit où vous m'avez attendu tout à l'heure... Je vous y rejoindrai et vous tiendrai au courant... Ne manquez jamais de venir, car c'est peut-être le jour où vous me feriez défaut que j'aurais à vous communiquer des choses importantes.

—As pas peur ma vieille!... Tous les matins à huit heures je serai de planton, mais en plein jour il fait bigrement clair, et on vous remarque. Ne vaudrait-il pas mieux nous donner des rendez-vous le soir?

—Le soir je ne pourrai pas toujours disposer de moi... Cependant, quand je serai libre, j'irai faire un tour vers onze heures à la *Cannette d'Argent*...

—Tu m'y trouveras...

—Il se peut que d'un moment à l'autre j'aie à vous apprendre des choses que vous communiquerez sans retard à Mlle Monestier, qui nous servira...

—Tu m'intrigues! Quel est donc ton plan?...

XXXIX

—Ne vous inquiétez pas, dit René, d'un plan que les circonstances peuvent modifier à l'improviste. Contentez-vous d'être certain qu'avant peu nous saurons si mistress Dick Thorn et votre inconnue du pont Neuilly ne sont qu'une seule et même personne... ce dont je doute un peu...

—Ah! tu en doutes?...

—Oui, mais je puis me tromper, comme vous avez pu vous tromper vous-même... Du reste, je vous le répète, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir... Et maintenant, au revoir... à demain.

—Les deux hommes se séparèrent. Jean-Jeudi se rendit droit à l'estaminet de la rue d'Amsterdam.

—Monsieur, demanda-t-il au patron, ne connaissez-vous pas un certain M. Laurent?...

—Oui, un domestique momentanément sans place, qui était ici il y a quelques heures.

—Je m'y trouvais en même temps que lui avec un ami, et je ne m'étais pas trompé en croyant le reconnaître quand je l'ai revu dehors... Ceci lui appartient...

Et Jean-Jeudi présentait le portefeuille au patron très étonné, qui le prit en sollicitant une explication.

—Ah! c'est bien simple, répondit le voleur, je traversais la gare de la rue Saint-Lazare... Un monsieur dont la figure ne m'était point inconnue a laissé tomber ce portefeuille... J'ai ramassé l'objet et j'ai appelé le monsieur pour le lui rendre... Il avait disparu... Je me suis souvenu alors que je l'avais rencontré ici et qu'il causait avec vous... Je suis venu et voilà...

—Grand merci de votre complaisance, monsieur... je ferai prévenir Laurent... Vous accepterez bien un bock?...

—Ce n'est pas de refus...

Le bock absorbé, Jean-Jeudi regagna les hauteurs de Belleville.

Chemin faisant il se disait :

—C'est un rude malin, tout de même, ce René Moulin! Il n'y a qu'à le laisser marcher! J'ai de l'argent dans ma poche, je bois, je mange, je me promène; c'est lui qui se donne tout le mal et qui dénichera le magot pour nous deux! Saperlipopette, voilà un associé qui n'aura pas volé sa part de la grenouille!

René, après avoir mis sa lettre à la poste, prit le chemin de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Il était déjà tard quand il sonna à la porte de Berthe.

La pauvre enfant n'avait pas vu le mécanicien depuis la veille au soir.

Elle éprouvait une vague inquiétude et, à mesure que s'écoulaient les heures, une tristesse de plus en plus profonde envahissait son âme.

Elle craignait quelque accident imprévu. Elle redoutait une arrestation nouvelle.

Sachant que René Moulin devait aider Jean-Jeudi dans son déménagement, elle se disait qu'une telle opération n'avait pu être bien longue, et elle ne comprenait pas pourquoi son commensal n'était pas venu déjeuner comme d'habitude.

Tout en préparant le modeste repas du soir, elle se forgeait des chimères qui, dans son imagination fiévreuse, prenaient l'apparence des plus funestes réalités.

Quand le mécanicien sonna, Berthe fut saisie d'une émotion violente; ce fut en tremblant qu'elle alla ouvrir.

Sous son costume de maître d'hôtel, avec sa cravate blanche et ses longs favoris, René était à peu près méconnaissable.

L'orpheline ne le reconnut pas d'abord. Elle se crut en présence d'un magistrat et son émotion se changea en épouvante.

Le nouveau venu s'empressa de la rassurer.

—Comment, mademoiselle, s'écria-t-il en souriant, la métamorphose est-elle à ce point complète que votre meilleur ami vous semble un étranger?

—Vous! c'est vous! balbutia la jeune fille pâlisant et rougissant tour à tour. Oh! comme vous m'avez fait peur!

—Et pourquoi, chère enfant? demanda le mécanicien en entrant et en refermant la porte derrière lui.

—Inquiète de votre longue absence, je me figurais qu'il pouvait vous être arrivé quelque chose de fâcheux... En vous voyant sans vous reconnaître, j'ai cru qu'un inconnu venait m'annoncer une mauvaise nouvelle vous concernant.

—Eh! mon Dieu, fit le mécanicien avec un nouveau sourire, qu'aurait-il pu m'arriver de fâcheux? Aucun danger ne me menace, ce me semble...

(A suivre)